

Wittgenstein et Quine autour de l'antiréalisme

Gildas Nzokou

(Université Omar Bongo de Libreville)

Abstract :

The paper aims at a discussion about a certain antirealism such as it follows from the wittgensteinian and quinian philosophical positions. Namely, by considering the main concepts of the fregean analytical tradition, we shall show how Wittgenstein and Quine, starting from different points of view – the first starts with a figurative thesis about language, meanwhile the second starts one a realistic ground in mathematics – both end in some antirealistic semantic position which is really a pragmatist one.

ملخص

سنقوم في هذه الدراسة بمناقشة ضرب من ضروب اللاواقعية و هو الذي يصدر عن مواقف كل من فيتجنشتاين و كواين الفلسفية بخصوص المفاهيم المركزية في التقليد التحليلي الفريجي. سنوضح كيف أن كلا من فيتجنشتاين و كواين رغم اختلاف نظريتهما - الواحد يدافع عن نظرية تصويرية و تمثيلية للغة و الآخر صاحب نزعة واقعية موزونة - ينتهيان عند تصوّر لواقعي للغة يتّسم في اغلب الأحيان بصفات البراجماتية اللغوية و الابستمولوجية.

Résumé :

Dans cet essai nous allons discuter d'un certain antiréalisme tel qu'il découle des positions wittgensteinienne et quinienne autour des concepts centraux de la tradition analytique frégeenne. Nous montrerons comment, à partir de points de vue différents – l'un tenant d'une théorie figurative et représentationnelle du langage et l'autre, tenant d'un réalisme pondéré – Wittgenstein et Quine finissent par aboutir à des variantes antiréalistes du langage, et qui se présentent souvent sous les traits d'un pragmatisme linguistique et épistémologique.

I. Introduction générale

La présentation de cet essai se fera sous la forme d'un dialogue entre trois corpus théoriques issus des auteurs que sont Frege, Wittgenstein et Quine, autour des notions de philosophie du langage : « théorie de la référence », « proposition », « valeurs de vérité », « classes », « engagement ontologique », etc. Il importe donc premièrement d'exposer les vues logiques et sémantiques de Frege autour des notions précitées, afin de comprendre par la suite, la réaction de ses héritiers au sein de la tradition analytique que sont Wittgenstein et Quine. Et, suivant cette démarche d'analyse et de discussion, il s'agit de rappeler d'avance le réalisme sémantique de Frege et son platonisme mathématique très prononcé.

Rappelons alors, et ce brièvement, que la théorie de la référence de Frege se présente sous forme d'une structure tripartite qui consiste en des ensembles de signes linguistiques, des ensembles de significations et des références ou dénotations. Les signes linguistiques (noms propres grammaticaux, phrases au mode indicatif) désignent des entités de différentes sortes qu'on nommera des « références » – objets matériels, théoriques, etc. – et expriment des sens. Lorsque le signe linguistique est un nom, il a alors pour fonction de désigner une entité/un objet qui sera sa référence ou dénotation (même si cette tâche n'est pas toujours effectivement accomplie puisqu'il y a des noms sans objets de référence) ; lorsque le signe linguistique sera une phrase (ce que Frege appellera « un signe complexe ») à l'indicatif, cette dernière servira de désignatif pour un genre d'entités que sont les valeurs de vérité (le Vrai et le Faux), en même temps qu'elle exprimera un sens. Ce sens est ce que Frege nomme « une proposition », c'est-à-dire le contenu de pensée d'une phrase. Le sens des mots et celui des phrases servent à indiquer, d'un point de vue méthodologique, la voie d'accès à la référence, et d'un point de vue épistémique nulle autre procédure que celle de transiter par le sens n'est opérante pour atteindre la référence. Le sens fixe la référence, nous dit Frege, dans la mesure où ce sens constitue en quelque sorte un mode de présentification ou de donation de ladite référence. C'est en cela, d'ailleurs, que l'on peut emprunter différents sens pour atteindre une seule et même référence (justification de l'existence des termes coréférentiels et des propositions équivalentes dans le langage).

Ailleurs, notamment dans sa philosophie des mathématiques, Frege promeut une vision platonicienne des objets mathématiques. D'une part, il définit le « nombre » comme une classe d'équivalences, ces dernières étant en fait des extensions de concepts équinumériques ; d'autre part, et relativement à sa théorie sémantique, les propositions mathématiques valides désignent toutes l'être vrai. Les théorèmes et les axiomes tiennent leur véracité, non pas de l'existence effective d'une preuve (ce qui n'est qu'une question de faits), mais plutôt de la consistance ontologique de l'entité que ces propositions nomment : le « vrai ». Frege explique qu'indépendamment du fait que Pythagore ou Thalès aient trouvé leur théorème respectif, la véracité de ce dernier n'en dépend aucunement, puisque dans l'hypothèse où ces penseurs n'auraient pas pu établir formellement ces théorèmes, cela n'enlèverait en rien leur caractère de propositions mathématiques prouvables [*Fondements de l'Arithmétique*].

Maintenant, une fois avoir dit que les nombres sont des classes d'équivalences, que les propositions, en tant que contenus de pensées des phrases, sont des entités qu'on appelle « significations », et que les véritables référents des phrases ne sont autres que les valeurs de vérité, de même que les concepts sont les références des prédicats grammaticaux, Frege froisse inévitablement la sensibilité de Quine qui est un fanatique des espaces ontiques désertiques, car s'y trouve-là une source de prolifération ontologique.

En effet, du point de vue de Quine, si l'on pose la question du critère d'engagement ontologique à la philosophie de Frege, l'on constatera inexorablement qu'il y a exagération dans la réification des formes linguistiques. D'ailleurs, prenons la question ontologique basique « qu'est-ce qui est ? », et appliquons-la à la théorie de Frege en demandant de savoir : « qu'est-ce qui est supposé être et quel est le critère d'engagement ontologique de la théorie frégréenne ? »

Il semble, au vu des analyses frégréennes, que le critère d'engagement ontologique repose sur une distinction de la nature logique des termes du discours : ne peut être considéré comme objet que ce qui peut être la référence d'un signe linguistique (nom propre ou phrase) ; c'est ce qui prend la position d'argument saturant un concept, une fonction ou une relation, qui peut référer à une entité (individu, extension de concept ou classe d'individus, valeur de vérité). Une phrase réfère à une valeur de vérité et un nom propre réfère à un objet (théorique ou empirique). La variable propositionnelle, dès lors qu'elle sature la fonction de *valuation*, réfère à son image qu'est la valeur de vérité ; de même, un terme saturant un symbole de relation monadique renvoie également à un individu ; enfin, un prédicat à *n* places d'arguments a pour extension une suite de *n-tuples* ordonnés. Ici, le vrai et le faux sont considérés comme de véritables objets de référence.

Mais, pourrait-on se demander avec Quine, bien que les phrases expriment des significations et réfèrent au vrai ou au faux, comment se fait-il alors que les significations soient elles-mêmes des sortes d'entités, corrélées aux phrases, en plus des valeurs de vérités ? La question posée ici porte précisément sur le statut ontologique des propositions, et elle se prolongera sur celui des universaux. Car, comment concevoir qu'un universel, entendu comme concept prédicatif, puisse-t-il être pris pour variable de quantification ?

Wittgenstein, s'invite à cet endroit où les significations et la vérité des propositions sont débattues. En bon héritier de Frege, le Wittgenstein du *Tractatus* avait bien retenu la leçon du tournant linguistique en philosophie et l'avait poussée à l'extrême en promouvant une théorie du « langage-tableau », c'est-à-dire une théorie représentationnaliste du langage. Le monde se décompose en faits – c'est-à-dire en états de choses – qui sont décrits par les propositions. Ces dernières donnent chaque fois un tableau de la réalité, d'où la vérité ou la fausseté d'une proposition dépend de sa conformité à la portion du réel qu'elle décrit. La vérité, du point de vue de Wittgenstein, est alors une sorte de relation entre le langage et le monde (c'est d'ailleurs en cela que la notion de « vérité » demeure un concept sémantique). Mais alors, comment considérer encore les significations et les valeurs de vérité comme des entités à part entière ? Ceci est, semble-t-il, une méprise de la part de Frege, qui a cru voir en un contenu de pensée (i.e la proposition), une entité objective et indépendante du sujet qui en fait l'expérience. De même, au lieu de saisir la vérité comme un simple prédicat sémantique, Frege y a vu un objet d'une dimension ontologique spéciale. Mais, plus profondément, si l'on considère les formulations phrastiques ayant une portée illocutoire qui ont pourtant un sens – et ne réfèrent surtout pas au vrai ou au faux – en quoi pourrait-on alors réifier ce genre de significations qui sont données dans les contextes d'usage que Wittgenstein nommera des « jeux de langage » ?

De notre point de vue, il apparaît essentiel, pour comprendre les relents platonisants de Frege, d'interroger l'idéologie à la base de sa conception du langage. Ce qui nous conduira au plan d'exposition suivant :

- 1- Dans un premier moment, nous présenterons synthétiquement les grandes lignes de la théorie du sens et de la référence de Frege, et nous en tirerons la principale conséquence immédiate qui le conduisit irrémédiablement au réalisme.
- 2- Nous donnerons ensuite, en termes de réponses critiques, les points de vue respectifs de Wittgenstein et Quine sur des points précis de la théorie frégréenne.
- 3- Nous terminerons cette discussion par un exposé des positions pragmatiques bien connues de Wittgenstein et Quine autour des points précédemment discutés, en procédant par un bref rappel des cheminements philosophiques respectif qui les y ont conduits.

II- Frege. Théorie du sens et de la référence.

Habituellement, lorsqu'on s'intéresse aux questions de sémantique en philosophie du langage, on commence toujours par discuter des éléments de la théorie frégréenne du sens et de la référence. Ceci pour la simple raison que la quasi-totalité des problématiques qui seront débattues et solutionnées ultérieurement à divers titres et chez les différents auteurs analytiques sont déjà posées dans l'œuvre de Frege. Pour ce dernier, la théorie de la signification ne peut reposer, avant toute chose, que sur la théorie de la référence : le sens est auxiliaire à la référence, puisqu'en dernière instance, ce qui est visé dans le déploiement d'une recherche sémantique c'est le rapport du langage au monde (pas seulement spatio-temporel, mais aussi idéal, fictif, etc.).

Ceci étant dit, Frege nous apprend qu'un signe linguistique – mot qui peut être un nom propre d'objet ou terme universel issu d'une désadjectivation, groupe de mots figurant comme syntagme nominal dans une phrase, etc. – exprime un sens et désigne une référence. Cette dernière est un objet (matériel ou idéal). Dans le cas d'espèce où le signe sera une phrase, la référence sera une valeur de vérité. Et, de manière globale, le sens est compris comme le mode de saisie de la référence, c'est-à-dire une manière de donation de la référence. Voilà pourquoi, métaphoriquement, Frege dira que le sens est la voie d'accès à la référence¹. Toutefois, il importe de s'appesantir sur ce que Frege entend par « sens ».

Pour lui, le sens d'une phrase est le contenu de pensée qu'exprime ladite phrase et qu'il dénomme une « proposition » [*sens et dénotation*]. Frege distingue le sens de la représentation : le premier est objectif tandis que la seconde est subjective. Le sens est objectif car différents sujets cognitifs et épistémiques peuvent avoir en partage les mêmes contenus de pensée et ces derniers sont indépendants du temps [*sens et dénotation*]. C'est ce que Michael Dummett a appelé « l'expulsion des pensées hors de la conscience », pour qualifier l'affirmation de Frege suivant laquelle, la pensée ne serait pas un élément du courant de la conscience, contrairement aux représentations et autres sensations [*Les origines de la philo analytique*, p 37]. D'ailleurs, dira Frege, le seul fait que l'humanité ait eu en partage, et à travers les âges, un fonds théorique commun, constitue une preuve supplémentaire de l'idée selon laquelle les pensées, que nous saisissons sous forme de développements conceptuels, sont indépendantes des sujets qui les saisissent. Le sujet n'est finalement pas le concepteur de la pensée ; il n'en est que l'explorateur.

La question qu'on se pose alors est de savoir : étant donné le caractère objectif du contenu de pensée qu'est la proposition, pourquoi alors le vrai et le faux ne se limiteraient-ils pas à être de simples prédicats sémantiques ? Et même, pourquoi ne pourrait-on considérer la pensée comme le référent de la phrase ? Laissons parler Frege à cet endroit :

« Admettons que la phrase ait une référence^{*}. Si on y remplace un mot par un autre mot qui a même référence bien qu'ayant un sens différent, ceci ne peut avoir aucune influence sur la référence de la phrase. Mais on constate que la pensée subit une modification ; car la pensée contenue dans la phrase : « *l'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil* » est différente de la pensée contenue dans : « *l'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil* ». Si quelqu'un ignorait que l'étoile du soir est l'étoile du matin, il pourrait tenir l'une de ces pensées pour vraie et l'autre pour fautive. La pensée ne peut donc pas être la référence de la phrase ; bien plutôt faut-il y voir le sens de la phrase² ».

Nous venons de l'entendre : la substitution des termes coréférentiels dans le contexte d'une phrase ne change en rien la valeur de vérité de ladite phrase, bien que le sens de cette même

¹ Gottlob Frege, "Sens et Référence", dans Imbert Cl. éd.; Gottlob Frege. Écrits logiques et philosophiques, Paris, Seuil, 1971, p xxxxx

^{*} Nous écrivons ici « *référence* » là où la traduction française de Bedeutung met « *dénotation* ».

²Gottlob Frege, « Sens et Référence », p 108.

phrase peut s'en trouver être modifié. D'autre part, s'il arrivait que la phrase comportât au moins un terme sans référence (bien qu'ayant fonction de désignatif), le tout de la phrase serait sans valeur de vérité quoiqu'elle ne manquerait pas d'avoir un sens¹, d'où Frege dira que : « *La pensée n'a plus pour nous la même valeur dès que l'une de ses parties se révèle privée de référence. Il est donc légitime de ne pas se contenter du sens d'une phrase, et d'en chercher en plus sa référence*². » Et, expliquant conversement le même fait, Dummett parlera en ces termes :

« ... puisque la référence d'une expression complexe dépend uniquement de la référence de ses parties, alors que si nous substituons un terme singulier figurant dans une phrase à un autre terme singulier ayant la même référence mais un sens différent, le sens de la phrase complète, c'est-à-dire la pensée qu'elle exprime, change. Il semble donc que la valeur de vérité soit la seule chose qui doit rester inchangée.³ »

Ici, le principe de compositionnalité du sens et de la référence vient d'être incidemment exprimé : le sens et la référence des phrases, en tant qu'expressions complexes, sont fonction des sens et des références des termes qui les composent. Cette compositionnalité sert de préambule à la position de l'idée que les valeurs de vérité sont des objets.

Au vu de ce qui précède on voit que Frege identifie la valeur de vérité à la référence de la phrase. Cette dernière apparaît alors comme un nom propre de sa référence. Le vrai et le faux sont en fait réifiés dans la théorie frégréenne. Mais au fait, qu'est-ce qu'un objet ?

Frege appelle « *objet* » ce dont le terme peut saturer un concept ou une fonction⁴ (cette dernière n'étant qu'un cas spécifique de concept). Mais, si les valeurs de vérité sont des objets, comment leurs termes désignatifs participent-ils à la saturation des symboles de fonctions et de relations ? Frege répondrait que les variables propositionnelles saturent les *fonctions de vérité* qui, par récurrence combinatoire, donnent le vrai et le faux comme images ou valeurs de leurs diverses applications.

Notons que tout ce qui a été dit jusqu'ici des phrases, des propositions et des valeurs de vérité, ne concerne que les phrases affirmatives dans un mode de discours direct. Les phrases subordonnées dans des contextes intentionnels (mode citationnel, contextes épistémiques, doxastiques, déontiques, etc.) et modaux trouvent une autre explicitation sémantique que nous n'aborderons pas en ces lieux.

Ces premiers éléments étant posés, reste que le réalisme intentionnel de Frege ne va de soi pour Wittgenstein qui commence par questionner ce qu'est véritablement le langage et ses principaux constituants.

III- Wittgenstein : de la Bild-theorie aux jeux de langage.

Le Wittgenstein du *Tractatus logico-philosophicus* développe une théorie représentationnelle du langage (encore dite « théorie du langage-tableau ») dans laquelle les principales relations entre ontologie, sémantique et logique sont systématiquement posées comme suit :

¹ *Idem*, voir l'exemple de la phrase : « *Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil* » qui évidemment a un sens mais pas de valeur de vérité puisque le nom Ulysse n'a pas de référent dans le domaine.

² *Idem*, p 109.

³ Dummett, (Michael); *Philosophie de la logique*, p41.

⁴ Frege, « Concept et objet » dans Imbert Cl.

(1) le monde est l'ensemble des faits, et ceux-ci sont les ensembles d'états de choses ; (2) ces états de choses sont exprimables à travers les composantes du langage que sont les propositions ; les propositions sont les images des faits qu'elles décrivent ; (3) la condition d'établissement de la relation de représentation figurative entre la proposition et le fait (i.e la portion du monde qu'elle décrit) tient dans la communauté de leur forme logique. (4) Ainsi, la vérité et la fausseté des propositions du langage sont relatives à l'accord ou non de ces propositions avec les états de choses décrits.

De ces primes assertions il s'ensuivra un rejet naturel de la conception réaliste de Frege relative aux propositions, aux significations et aux valeurs de vérité.

§1. La théorie figurative du langage et le rejet de la réification des significations

Le propos du *Tractatus* est de soutenir l'idée suivant laquelle, la principale fonction du langage est de décrire le monde, d'en constituer un reflet fidèle. Chaque discours serait en quelque sorte un tableau objectivant ou une photographie du monde, et la vérité serait une propriété caractéristique de cette relation entre le langage et le monde. Citons succinctement quelques unes des premières propositions du *Tractatus*¹ :

Prop. 1.1 « Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses. »

Prop. 1.13 « Les faits dans l'espace logique constituent le monde »

Prop. 2. « Ce qui arrive, le fait, est l'existence d'états de choses »

Prop. 2.0272 « La configuration des objets forme l'état de choses »

Prop. 2.032 « La manière dont les objets s'enchaînent dans l'état de choses constitue la structure de l'état de choses »

Prop. 2.033 « La forme est la possibilité de la structure »

Prop. 2.1 « Nous nous faisons des tableaux (Bilder) des faits. »

Prop. 2.11 « *Le tableau représente le fait dans l'espace logique, l'existence et la non-existence des états de choses.* »

Mais qu'est-ce qui rend pratiquement possible ce rapport de représentationalité du langage au monde ? C'est – nous dit Wittgenstein – la forme logique. C'est parce que le langage et le monde peuvent partager la même forme logique que le premier cité peut représenter le second. La forme étant la possibilité de configuration structurelle et relationnelle entre les objets du monde, il est naturellement évident que le langage, de par sa dimension logique, puisse en donner un reflet à travers les ensembles de propositions. C'est ce que nous disent précisément les trois propositions suivantes² :

Prop.2.12 « Le tableau est une transposition de la réalité. »

Propo. 2.16 « Il faut que dans le tableau et dans ce qui est représenté il y ait quelque chose d'identique, pour que l'un puisse être un tableau de l'autre au sens précis du terme. »

¹ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1961, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski.

² *Idem.*

Prop. 2.18 « Ce que chaque tableau, de quelque forme que ce soit, doit avoir de commun avec la réalité, pour absolument pouvoir la représenter – justement ou faussement – c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité. »

La thèse représentationnaliste du langage a pour corollaire, la thèse de la « vérité-correspondance », puisqu'ici la vérité (ou la fausseté) n'est que la justesse (ou non) de la représentation du monde par le langage, ainsi que nous le confirment les propositions 2.21, 2.221, 2.222 et 2.223¹. Et, cette promotion de la bildtheorie dans le *Tractatus*, liée comme elle l'est à une conception correspondantiste de la vérité, pourrait laisser soupçonner une position réaliste de Wittgenstein. Toutefois, il n'en est rien et la chose est plus subtile qu'elle n'y paraît.

Certes, on pourrait rapprocher Wittgenstein de Frege dans la mesure où il définit la pensée comme étant le contenu de sens objectif de la proposition :

Prop. 3 « Le tableau logique des faits constitue la pensée. »

et

Prop. 3.12 « Le signe par lequel nous exprimons la pensée, je le nomme signe de proposition. Et la proposition est elle-même signe de proposition dans sa relation projective avec le monde. »

Mais, dans la mesure où la proposition est la projection figurative d'un état de choses, elle apparaît alors elle-même comme un fait. La proposition est un fait et non pas le nom d'un fait. Voilà pourquoi Wittgenstein précise que la proposition contient la forme de la configuration factuelle mais non le contenu matériel du fait². C'est d'ailleurs dans la proposition 3.143 que Wittgenstein pointe précisément un regard contradictoire à la position frégréenne qui considère que la variable propositionnelle sature la marque-place d'une fonction de valuation. Nous citons le *Tractatus* :

« Que le signe propositionnel soit un fait, c'est ce que voile la forme d'expression ordinaire dans l'écrit ou dans l'imprimé. Car dans la proposition imprimée, par exemple, le signe propositionnel n'apparaît pas essentiellement différent du mot. (C'est pourquoi Frege en est venu à nommer la proposition : un nom composé.)³ »

Ce que fait Wittgenstein ici, c'est d'esquisser subtilement une démarcation d'avec Frege. Car, pour ce dernier le signe propositionnel était considéré comme un nom complexe, et conséquemment pouvait jouer le rôle d'une variable sur le plan formel (logique des

¹ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, :

Prop. 2.21 « Le tableau s'accorde ou non avec la réalité ; il est fidèle ou infidèle, vrai ou faux. »

Prop. 2.221 « Ce que le tableau représente, constitue son sens »

Prop. 2.222 « Dans l'accord ou le désaccord du sens du tableau avec la réalité consiste sa vérité ou sa fausseté »

Prop. 2.223 « Pour reconnaître si le tableau est vrai ou faux nous devons le comparer à la réalité. »

² Prop. 3.13 « À la proposition appartient tout ce qui est propriété de la projection : mais non ce qui est projeté. Donc la possibilité de ce qui est projeté, non sa réalité. Dans la proposition son sens n'est pas encore contenu, mais seulement la possibilité de l'exprimer. (Le « contenu de la proposition » veut dire : le contenu de la proposition qui a un sens). La proposition contient la forme du sens, pas son contenu. »

³ *Tractatus*, Proposition 3.143

propositions). De sorte que – en utilisant un langage post-frégéen – son image obtenue après saturation d'une fonction de valuation, devait être une des deux entités de l'ensemble booléen : le « vrai » ou le « faux ». Du point de vue de Wittgenstein au contraire, le signe propositionnel doit être saisi comme un signe d'objet, de sorte que son sens dépende de la configuration factuelle qu'il décrit¹. Il dit d'ailleurs :

Prop. 3.144 « On peut décrire, non pas dénommer les états de choses. (Les noms sont pareils aux points ; les propositions à des flèches, elles ont un sens.) »

Comprenons que le sens chez Wittgenstein n'est pas exactement ce qu'entend Frege par le même terme ; pour le premier, le sens de la proposition c'est la configuration factuelle ou disposition relationnelle entre objets du monde que décrit la proposition. Alors que pour Frege le sens est plutôt un dispositif directionnel par lequel on atteint une l'entité qu'est la valeur de vérité. Le sens de Frege est un mode de donation de la référence. Et, puisque les termes saturant (i.e jouant le rôle d'arguments pour) le concept sont des désignatifs d'entités, le signe propositionnel est également un terme désignatif de l'entité qu'est « le vrai » (respectivement, « le faux »). Ce qui de toute évidence ne sied pas à la conception wittgensteinienne de la proposition. Écoutons Wittgenstein :

Prop. 3. 22 « Je ne puis que nommer les objets. Les signes les représentent. Je ne puis que parler des objets, je ne saurais les prononcer. Une proposition ne peut que dire d'une chose comment elle est et non ce qu'elle est. »

La proposition exprime des relations structurelles entre objets du monde et est, pour cela, une procédure de description. Elle ne peut être le signe ou le nom d'un objet ; les signes d'objets apparaissent comme constituants de la proposition, et que Wittgenstein nomme des signes simples². Le signe de la proposition ne peut pas être un nom d'une entité (qui serait la valeur de vérité).

Nous voyons très clairement ici que, même dans son moment dogmatique et réducteur de la conception du langage, il y a une subtile démarcation qu'opère Wittgenstein par rapport à la position réaliste de Frege. Ceci deviendra plus net dans sa deuxième philosophie, celle des *Investigations*, où Wittgenstein desserre et élargit le cadre d'analyse du langage

§2. Jeux de langage et sémantique pragmatique. Le sens en construction

Dans sa deuxième philosophie, celle de la maturité, Wittgenstein se pose à nouveau la question de la nature du langage. Il réalise d'entrée que, la fonction descriptive n'est qu'une parmi tant d'autres aussi importantes que la première. Le langage est compris d'abord désormais en termes d'outil de la communication intra-sociétale, ce qui fait que la pluralité des cadres de cette communication induit à considérer une diversification des procédures de constitution de la signification.

¹ Prop. 3.1431 « Le signe propositionnel apparaît clairement dès que nous le concevons composé non de signes d'écriture, mais d'objets spatiaux (...). La disposition spatiale de ces choses les unes par rapport aux autres exprime alors le sens de la proposition. »

² Prop. 3.201 « Ces éléments je les nomme : « signes simples » et je dis alors que la proposition est entièrement analysée. » De même : Prop. 3.203 « Les signes simples employés dans la proposition sont appelés noms. »

Wittgenstein parle alors des jeux de langage, qui peuvent être entendus comme des cadres contextualisés de certaines activités sémiotiques, où la signification se donne dans l'usage que les locuteurs ont des mots. Mais, que sont précisément les jeux de langage ? Wittgenstein n'en donne pas une définition exhaustive et stricte, mais simplement des explications :

« (...) Nous pouvons également imaginer que tout processus de l'usage des mots se trouve dans l'un de ces jeux au moyen desquels les enfants apprennent leur langue maternelle. J'appellerai ces jeux "jeux de langage" et je parlerai parfois d'un langage primitif comme d'un jeu de langage.¹ »

Mais encore :

« Commander, et agir d'après des commandements. Décrire un objet d'après son aspect, ou d'après des mesures prises. Reconstituer un objet d'après une description (dessin). Rapporter un événement. Faire des conjectures au sujet d'un événement. Former une hypothèse et l'examiner. Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes. Inventer une histoire ; et lire. Jouer du théâtre. Chanter des "rondes". Deviner des énigmes. Faire un mot d'esprit ; raconter. Résoudre un problème d'arithmétique pratique. Traduire d'une langue dans une autre. Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier. (...)»²

Tous ceux-ci sont autant de jeux de langage et donc des cadres de signification normés, qui encadrent des activités sémiotiques et où il y a établissement d'un lien interne entre signes linguistiques et objets du monde. La signification n'est pas une entité à part – comme c'était le cas chez Frege – mais le résultat d'un échange communicationnel. Il n'y a aucune trace de réalisme ici ; plutôt une pragmatique qui se décline également à travers le concept de « formes de vies ».

En effet, Wittgenstein nous dit que les jeux de langage, en tant qu'activité de production de signes linguistiques et de signification de ces signes, manifestent concrètement des formes de vies. C'est, justement, parce que les cadres normés d'activités sémiotiques prennent place au sein des communautés linguistiques qu'ils sont constitutifs des socles culturels. D'où il est naturel de voir que les jeux de langage sont des manifestations culturelles et civilisationnelles (pensons aux genres littéraires que développent les peuples à travers les époques, qui sont chaque fois différents les uns des autres, avec une marque profonde d'originalité).

Dans ses *Investigations*, Wittgenstein note que « (...) Le mot "Jeu de langage" doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie (...)»³, et d'ajouter que « (...) Commander, interroger, raconter, bavarder, appartient à notre "histoire naturelle" autant que marcher, manger, boire, jouer.⁴ » Ceci nous laisse dire qu'il y a dans cette affirmation, comme une sorte de naturalisation de la signification qui se combine parfaitement au caractère pragmatique de celle-ci. Caractérisation étrangement similaire de ce que nous pouvons également apercevoir chez Quine.

IV- Critère d'engagement ontologique et théorie de la stimulation-signification chez Quine.

La première des choses qui vient à l'esprit lorsqu'on aborde une théorie, du point de vue de Quine, c'est de distinguer l'idéologie de l'ontologie. L'idéologie est l'ensemble des concepts et leurs diverses relations systémiques. L'ontologie est l'ensemble de ce qui est présupposé exister

¹ Wittgenstein, *Investigations Philosophiques*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1961, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, §7.

² Wittgenstein, *Idem*, §23.

³ Wittgenstein, *Investigations*, §23.

⁴ Wittgenstein, *Idem*, § 25.

par la théorie. Et, nul discours n'échappe à cette caractérisation. L'idéologie est sous-tendue par une théorie de la signification, tandis que l'ontologie est explicitée par une théorie de la référence. Mais cette distinction de principe se heurte généralement, dans les faits, au mixte entre théorie du sens et celle de la référence. Et, ceci pour la simple et bonne raison que la théorie du sens est ce que l'on nomme habituellement une sémantique, c'est-à-dire l'établissement des relations entre un langage et les domaines d'entités à propos desquelles se déploie le discours. Autrement dit, la sémantique débouche tout naturellement sur l'ontologie. Voilà pourquoi, il importe d'être très prudent lorsqu'on aborde les questions d'ordre sémantique.

Dans le développement de la théorie du sens Quine pose un critère d'engagement ontologique qui permet d'identifier clairement et systématiquement ce qui est supposé faire partie du domaine ontologique assumée par un discours. Particulièrement, lorsque Frege considère que les signes propositionnels sont comme des noms des valeurs de vérité et que les propositions en sont les significations, Quine en vient à être gêné, car pour lui ne peut être assumé comme objet que ce dont le terme de référence peut être paraphrasé au moyen d'une variable de quantification, c'est-à-dire une variable liable par un opérateur de quantification. D'où le principe « être c'est être la valeur d'une variable liée dans le domaine ».

Concernant les symboles de propositions, ces derniers ne sont pas de véritables variables car ne pouvant être liés par quelque quantificateur que ce soit¹. Les lettres propositionnelles sont en fait de simples lettres schématiques, mises pour représenter des énoncés. Pareillement, les lettres de prédicats « *F* » et « *G* » – qui représentent des universaux – sont des lettres simplement schématiques qui ne sont pas liables par des quantificateurs. Toutefois, reconnaît Quine, pour des raisons d'efficacité technique, on peut considérer l'existence de classes et dont accepter l'interprétation extensionnelle des prédicats. De-là vient un certain réalisme mathématique qu'il ne faudrait surtout pas assimiler au platonisme à la Frege.

1. Du critère d'engagement ontologique et du rejet des significations comme entités. Un caractère nominaliste.

Pour Quine, la réification de certaines formes linguistiques qui ne se justifie pas, entraîne d'ordinaire une prolifération d'entités non nécessaires et crée ainsi de nombreux bidonvilles ontologiques hypertrophiés². C'est ce comportement sémantique typique des hyper réalistes que n'accepte pas Quine. Et, à ce niveau d'analyse, autant les significations, les universaux (les prédicats) que les modalités, sont regardés avec suspicion³. Pour commencer, « ... *quelle sorte de choses sont les significations ?* »⁴ se demande Quine. De même peut-on se demander si les universaux existent-ils véritablement, c'est-à-dire si les classes, les attributs et les relations ont une certaine consistance ontologique.

Le Maître de Harvard se situe à un point de vue qui consiste à rejeter la possibilité de considérer les lettres propositionnelles comme des noms d'entités que seraient les significations. Pour lui, la

¹ Quine, "La logique et la réification des universaux" dans *Du point de vue logique*, p 155-163.

² Quine, « De ce qui est », dans *Du point de vue logique*, p 28-29.

³ « Quelqu'un peut admettre qu'il y a des maisons, des roses et des couchers de soleil qui sont rouge, et refuser cependant, sinon comme manière de parler courante et trompeuse, que ces choses aient quoi que ce soit en commun. Les mots « maison », « rose », et « coucher de soleil », sont vraies de ces diverses entités individuelles que sont les maisons rouges, les roses rouges et les couchers de soleil rouges, et les mots « rouge » ou « objet rouge » sont vraies de chacune de ces entités individuelles que sont les maisons rouges, les roses rouges et les couchers de soleil rouges ; mais il n'y a pas, en plus, d'entité, individuelle ou autre, qui soit nommée par le mot « rougeur », pas plus qu'il n'y a d'ailleurs de « maisonneté », de « rosité », ou de « coucher-de-soleité » Quine, « De ce qui est », p 37

⁴ *Idem*, p 35.

signification est une entité douteuse qui amplifie démesurément l'ontologie. Quine dira que « (...) la valeur explicative d'entités intermédiaires spéciales et irréductibles appelées « significations » est sûrement illusoire.¹ ». L'argument tient en ce que dans le langage canonique de la logique des valeurs de vérité, les lettres propositionnelles sont en fait des lettres schématiques qui sont mises en lieu et place des énoncés (elles représentent des énoncés), ce qui fait qu'elles ne peuvent pas être liées par des opérateurs de quantification, de sorte que leurs valeurs soient des entités du domaine. Les lettres propositionnelles ne sont pas des noms de quoi que ce soit².

Pareillement, les symboles de prédicats ne peuvent pas être pris pour des noms de prédicats ou de quelques universaux que ce soient en vertu du fait qu'ils ne peuvent pas faire office de variables de liaison dont les valeurs seraient certaines entités du domaine ontologique. D'où Quine dira encore :

« Dans la logique de la quantification, telle qu'elle est formulée d'ordinaire, (...) les lettres « F » et « G » sont parfois considérées comme des variables prenant des attributs ou des classes comme valeurs, [...] par conséquent, si nous appliquons la maxime de l'identification des indiscernables à la théorie de la quantification, nous sommes conduits à interpréter les valeurs de « F », de « G », etc., plutôt comme des classes que comme des attributs. (...) Mais la meilleure voie n'est pourtant pas celle-là.³ »

Le grand inconvénient à prendre les prédicats pour être des désignatifs de certains universaux (les attributs) c'est que nous tombons dans des confusions quant à la saisie claire de nos engagements ontologiques. Par illustration, Quine prend l'exemple d'un énoncé qui dit que certains chiens sont blancs ; cela ne dit pas que nous supposons l'existence de l'espèce des chiens ou la classe des choses blanches⁴. Citons à nouveau Quine qui dit :

« Il n'y a pas besoin de voir les expressions « a une masse » et « est étendu » comme des noms de classes ou de quoi que ce soit d'autre, et il n'y a pas besoin de voir les symboles « F » et « G » comme des variables prenant des classes ou quoi que ce soit d'autre comme valeurs. Car, souvenons-nous de notre critère d'engagement ontologique : une entité est présupposée par une théorie si et seulement si elle est requise parmi les valeurs des variables liées afin de rendre vrais les énoncés affirmés par la théorie. « F » et « G » ne sont pas des variables liées et par conséquent, il n'y a pas besoin de les considérer autrement que comme des pseudo-variables, des blancs dans le diagramme d'une phrase. ⁵ »

Le point est posé ici : le critère d'engagement ontologique, qui fixe que seuls les termes variables susceptibles de liaison par quantification peuvent légitimement nous commettre ontologiquement, car leurs valeurs dans le domaine, permettent de rendre vraies certaines de nos assertions. En effet :

« Les variables de quantification (...) embrassent la totalité de notre ontologie, quelle qu'elle puisse être, et nous sommes capables d'une présupposition ontologique particulière si, et seulement si, l'objet présumé de la présupposition doit être compté parmi les entités du domaine parcouru par nos variables afin de rendre vraie l'une de nos affirmations.⁶ »

¹ *Idem*, p 39.

² Quine dira plus précisément que : « J'ai ensuite avancé l'idée que nous pouvons faire usage des termes généraux, par exemple des prédicats, sans concéder qu'ils soient des noms d'entités abstraites. Enfin, j'ai affirmé que nous pouvions considérer les expressions comme signifiantes, et comme synonymes, ou hétéronymes entre elles, sans accréditer l'idée d'un royaume d'entités appelées "significations". »

³ Quine, « La logique et la réification des universaux » dans *Du point de vue logique*, p 155-156.

⁴ *Idem*, p 163

⁵ *Idem*, p156-157

⁶ Quine, « De ce qui est » dans *Du point de vue logique*, p 40.

Cette posture visiblement nominaliste de Quine doit cependant être nuancée, ou plutôt cet antiréalisme apparent doit être approché de manière subtile, tant notre auteur s'acclimate à l'idée que les classes doivent être exposées de manière extensionnelle pour des besoins de commodité technique. En particulier, le traitement de la validité dans le calcul des prédicats de premier ordre fait appel à aux notions de domaine et d'assignation de valeurs à toutes les variables liables « *sous toute assignation de classes comprises comme extensions des lettres schématiques de prédicats.* »¹ Quine reconnaît in fine que « *La théorie générale de la validité quantificationnelle fait donc appel aux classes, mais les énoncés individuels représentés par les schémas de quantification ne les requièrent pas (...)* »².

Nous voyons, Quine est certes contre toute forme de prolifération ontologique, mais il accepte une forme modérée de réalisme en mathématique (théorie des classes et validité quantificationnelle). Et, ici commence à poindre l'esprit pragmatique de ses positions. Car, s'il se fait à l'idée de la réalité de la consistance ontologique de certains abstraits, il n'en demeure pas moins hostile à la théorie standard de la signification.

2. Constructibilité de la signification à travers les processus comportementaux objectivables. Une théorie pragmatiste de la signification.

En matière de sémantique, Quine a opté pour une théorie objectiviste de la signification, portant sur des faits publiquement assignables. Il commence par rejeter la sémantique réaliste de Frege sur des points cruciaux de la doctrine du Maître.

Frege, dont la théorie intensionnaliste accorde une existence séparée aux objets de pensée considérait que les contenus de pensée avaient, non seulement un caractère intemporel, mais qu'ils existaient indépendamment du sujet pensant :

« Telle est, par exemple, la pensée que nous exprimons dans le théorème de Pythagore, vraie intemporellement, vraie indépendamment du fait que quelqu'un la tienne pour vraie ou non. Elle est vraie non pas depuis l'instant où elle a été découverte, mais comme une planète était déjà en interaction avec d'autres planètes avant qu'on l'ait observée. »³

À bien examiner cette conception du sens, Quine opte plutôt pour une procédure de signification objective – se méfiant, entre autre, des entités mentales et intensionnelles – en prenant les actes comportementaux comme des vérificateurs de sa théorie. On parlera alors d'une sémantique behaviouriste. Celle-ci s'avisera du fait que le langage public est plus déterminant dans les actes de signification que ne l'est le langage privé. C'est que :

« Du point de vue linguistique, et donc du point de vue conceptuel, les choses qui polarisent l'attention, ce sont les choses suffisamment apparentes en public pour qu'on en parle (...). Le langage où l'on parle de qualités sensibles subjectives se présente surtout comme idiome dérivé. Lorsque nous cherchons à décrire une qualité sensible particulière, il est caractéristique que nous nous référons à des choses d'ordre public. »⁴

La signification est inséparable des conduites langagières à travers lesquelles l'on extériorise et communique avec autrui. La sémantique doit, de ce fait, être déterminée par des comportements observables. Ainsi Quine va aboutir à la notion de "**signification-stimulus**". Mais qu'en est-il de cette dernière ?

Quine considère que l'étude de la signification à l'intérieur d'une langue doit se faire relativement aux données objectives et aux émissions verbales. Les premières sont définies comme les

¹ Quine, « La logique et la vérification des universaux », *Ibid.*, p 167

² *Idem*, p 167

³ Frege, « Sens et dénotation », p. 58.

⁴ Quine (W. V. O.), *Le mot et la chose, op. cit.* p. 25.

stimulations sensorielles qui exercent des impressions sur les sujets parlant ; quant aux émissions verbales, ce sont des réactions, en guise de réponses données par les sujets, aux stimuli. La sémantique s'attellera à l'établissement de corrélations entre ces deux phénomènes. Même si l'on considère le langage comme un produit de la culture et la diction des phrases comme un ensemble de conduites apprises, cela n'empiète pas la perspective épistémologique. Toujours est-il que l'apprentissage de la langue se fait par observation et par induction. Les stimulations sensorielles et les réactions verbales sont les seules données objectives dont dispose le linguiste lorsqu'il affronte la difficulté d'une traduction radicale, c'est-à-dire lorsqu'il pratique un acte de signification usant d'un matériau essentiellement empirique.

La signification-stimulus se décompose en deux instances : une affirmative et une négative. Elle est aussi relative au sujet (signifiant) et à la situation chronologique dans laquelle ont lieu des stimulations sensorielles données. Ainsi, peut-on définir la signification-stimulus d'une phrase, pour un sujet donné, comme l'ensemble des stimulations qui suscitent l'assentiment ou le dissentiment de celui-ci à un moment précis, et en face d'un événement sensoriel déterminé. Si ce type de signification est caractérisé par sa relativité au sujet, au temps et à la forme des stimulations, c'est en raison de la possibilité qu'il y a pour un locuteur, en présence de la même stimulation, de changer ses habitudes verbales d'un moment à un autre. Quine nous dit que :

« La signification-stimulus qu'une phrase a pour un sujet se ramène à la disposition (que possède le sujet) à acquiescer ou à protester devant la phrase en réponse à une stimulation présente. La stimulation est ce qui réveille la disposition, par opposition à ce qui l'instaure...¹ »

L'utilisation par Quine de la notion de « signification-stimulus » se justifie du fait des conditions de constitution du sens, relatives aux irritations de surfaces, desquelles naît la connaissance que nous avons du monde. Il n'est pas nécessaire de décrire ici dans le détail la méthode de la sémantique behaviouriste, mais il apparaît clairement qu'il s'agit d'une posture méthodologique tout à fait pragmatique, et qui ne laisse plus place au réalisme.

IDEE DE CONCLUSION

La discussion développée entre les trois corpus frégeén, wittgensteinien et quinién, nous emmène, non pas dans l'opposition trop souvent caricaturale entre nominalisme et réalisme, mais à des réajustements philosophico-sémantiques successifs. Le refus de certaines réifications linguistiques, par exemple, n'empêche pas à Quine d'être réaliste en mathématique sans pour autant être un platonicien. De même, la théorie des jeux de langage en tant qu'analyse des pratiques langagières et sémiotiques au sein des communautés linguistiques, induit à une théorie pragmatiste de la signification, qui est par essence dynamique.

BIBLIOGRAPHIE

Béziau, (Jean-Yves);

« Le château de la quantification et ses fantômes démasqués », dans P. Joray (sous la direction de); *La quantification dans la logique moderne*, Paris L'Harmattan, 2005, p 211-232.

Bouveresse, (Jacques) ;

¹ *Ibidem*, p. 67.

- « Frege, Wittgenstein, Dummett et la nouvelle querelle du réalisme », dans *Critique*, p 881-896.

Dedekind, (Richard);

- *Les nombres. Que sont-ils et à quoi servent-ils ?*, Paris, éd. Ornicar, 1978, 141 pages.

Dummett (Michael);

- *Frege. Philosophy of Language*. Harper & Row Publishers, 1973, London, New York, San Francisco, Evanston, 719 pages.

- *Philosophie de la logique*, Paris, éd. De Minuit, coll. « Propositions », 1991, traduit de l'anglais par Fabrice Pataut, 146 pages.

- *Les origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1991, traduit de l'allemand par Marie-Anne Lescourret, 235 pages.

Frege, (Gottlob);

- *Écrits Logiques et Philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, Traduit de l'Allemand et introduction par Claude Imbert. Coll. « Essais », 237 pages.

- « Sens et Dénotation » dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, traduction de l'Allemand et introduction par Claude Imbert. Coll. Essais, p102-126.

- « Fonction et Concept », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, traduction de Claude Imbert, p 80-101.

- « Concept et objet », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, traduction de Claude Imbert, p 127-141.

- « Qu'est-ce qu'une fonction ? », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, traduction de Claude Imbert, p 160-167.

- « Recherches logiques », publié dans *Beiträge zur philosophie des deutschen Idealismus, 1918-1919*, p. 58-77, Trad. française de Claude Imbert, dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p 170-234.

- *Les fondements de l'arithmétique*, Paris, éd. Du Seuil, 1969, trad. française et introduction de Claude Imbert, Coll. « L'ordre philosophique », 235 pages.

- *Idéographie*, Paris, J. Vrin, 1999, trad., préface et notes par Corine Besson, 213 pages.

Gochet, (Paul),

- *Quine en perspective : essai de philosophie comparée*, Paris, Flammarion, 1978, 229 pages.

Heijenoort, (Jean Van) ;

- *From Frege to Gödel. A Source Book in Mathematical Logic, 1879-1931*, Cambridge/Massachusetts, Harvard University Press, 1967, 670 pages.
- Hintikka, (Jaakko);
- *La Vérité est-elle Ineffable ?*, Paris, éditions de L'éclat, Coll. « Tiré à part », Traduit de l'anglais par Antonia Soulez et François Schmitz, 1994, 126 pages.
- Hintikka, (Merril B.) & (Jaakko);
- *Investigations sur Wittgenstein*, Liège, éd. Mardaga, 1986, traduit de l'anglais par Martine Jawerbaum et Yaron Pesztat, 359 pages.
- Hookway, (Christopher);
- *Quine*, Bruxelles, De Boeck, 1992, 254 pages.
- Kripke (Saul);
- *La logique des noms propres*, Paris, éd. de Minuit, 1982, traduit de l'américain par Pierre Jacob et François Recanati, 175 pages.
- Linsky, (Léonard);
- *Le problème de la référence*, Paris, éd. du Seuil, 1974, traduit de l'anglais par Suzanne Stern-Gillet, Philippe Devaux et Paul Gochet, 189 pages.
- Marion, (Mathieu);
- « Wittgenstein en transition. Du langage phénoménologique au langage physicaliste », dans Rigal (éd), *Jaakko Hintikka. Questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998, p 275-293.
- Quine, (W. V. O);
- *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Paris, éd. Vrin, 2003, Trad. française de Sandra Laugier (sous la direction de), 254 pages.
- « De ce qui est », dans : *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Paris, éd. Vrin, 2003, Trad. française de Sandra Laugier (sous la dir. de), p 25-48.
- « Le problème de la signification en linguistique », dans : *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Paris, éd. Vrin, 2003, Trad. française de Sandra Laugier (sous la dir. de), p 83-104.
- « La logique et la réification des universaux », dans : *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Paris, éd. Vrin, 2003, Trad. française de Sandra Laugier (sous la dir. de), p 149-184.
- « Référence et modalité », dans : *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Paris, éd. Vrin, 2003, Trad. française de Sandra Laugier (sous la dir. de), p 197-222.
- *Méthodes de logique*, Paris, Armand Colin, 3^e édition avec une traduction française de Maurice Clavelin, 1972, 295 pages.
- *Le mot et la chose*, Paris, Champs Flammarion, 1977, Trad. De l'américain par Joseph Dopp et Paul Gochet, 399 pages.
- *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris Aubier-Montaigne, 1977, trad. de l'américain par Jean Largeault, Coll. « Philosophie », 187 pages.

- *Philosophie de la logique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1975, trad. de l'américain par Jean Largeault, présentation par Denis Bonnay et Sandra Laugier, coll. « Philosophie », 158 pages.
- Rigal, (Élisabeth) éd;
- *Jaakko Hintikka. Questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998, 338 pages.
- Stepanians, (Markus);
-
- Gottlob Frege. Une introduction*, Londres, College Publications, « Cahiers de Logique et d'Épistémologie » series, Vol. 2, 2007, traduit de l'allemand par Alexandre Thiercelin, 157 pages.
- Strawson, (Paul Ferdinand);
-
- Études de logique et de linguistique*, Paris, éd. du Seuil, 1977, traduit de l'anglais par Judith Milner, 284 pages.
- Taylor, (Kenneth);
-
- Truth & Meaning. An Introduction to the Philosophy of Language*, Blakwell Publishing, 1998, Malden (USA), Oxford (UK), Victoria (Australia), 399 pages.
- Wittgenstein, (Ludwig);
-
- Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1961, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, introduction de Bertrand Russell, 365 pages.
-
- *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, traduit de l'allemand par Jacques Fauve, 331 pages.